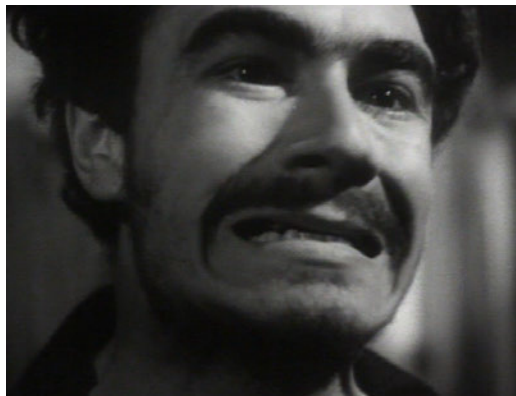


Discours d'un terroriste

prononcé à la Salle des Sociétés Savantes (Paris), le vendredi 3 mars 1950, à 22h.,
par Gabriel Pomerand, individu de son état.



Cette allocution n'est rien d'autre que personnelle.

Il est à voir si on peut ou non attacher des personnes à une explication du monde pour bafouer ou incarner cette explication ou ce monde.

On attache à mon nom et à ma personne, une réputation – si j'ose dire – de provocation, de crasse, de fumisterie.

Et personne ne veut voir que je passe intégralement mes nuits à coller des affiches dans les rues, que je vole pour me manifester.

Autrefois, mon plus grand ennemi n'était que moi-même, parce que les systèmes de cet univers me refusaient le grade de révolutionnaire.

Et les plus sérieux potaches ne voyaient en moi qu'un tout petit révolté.

Les révolutionnaires sont des hommes qui luttent, ou prétendent lutter pour les autres.

Les révoltés sont des hommes qui n'ont à afficher que leur propre rage.

Mais j'affirme que c'est la seule faute de ce monde s'il n'a pu m'intégrer jusqu'à me résoudre et à me dissoudre en son bonheur.

Et c'est la faute de tous les systèmes s'ils m'ont, autant que ce monde, rejeté de leur sein, sous le prétexte futile que je suis romantique, enfantin et fumiste.

À la fin de tout compte, je ne suis que le fumiste de ces systèmes, ce par quoi les systèmes se nient.

Je me suis donné comme ligne de conduite de ne jamais entrer dans aucun ordre politique et je ne désobéirai pas pour obéir.

J'attendrai que l'ordre politique devienne assez grand pour venir jusqu'à moi et considérer ma propre position.

Je sais que l'histoire est la transformation des refus en affirmations.

J'attendrai que leur oui soit égal à mon non ; que ma négation soit prise en soi, comme base d'une construction ; que ce soit mon désordre qui devienne le repli de l'harmonie.

Concrètement je ne suis qu'un galérien.

Non seulement j'ai désobéi à ma mère et à mon père – pour pasticher une chanson – mais encore, je me demande même, si je les ai connus.

Je suis devenu poète parce que c'est la seule manière d'être inefficace d'une manière efficace dans ce monde sordide.

J'ai jeté toutes les espèces de bombes, même celles de la Résistance, en attendant d'autres sujets pornographiques.

Je remarque, entre parenthèses, combien furent rendues curieusement pornographiques, les choses auxquelles par hasard nous avons cru, telles que la Résistance, parce que nous avons brisé notre communauté de jeunesse, en faveur de vieux venus d'ailleurs pour prendre notre place.

Je ne suis pas résistant, mais je fais partie de ceux qui ont aimé dans la Résistance son refus d'entrer dans les combines.

J'ai aimé son utopisme, ou son désir de créer une combine plus gigantesque.

Je sais que je suis un arriviste et j'aime ce mot, qui accouplé avec celui de canaille, me sied à merveille.

J'aurais pu être flic sans rien changer à mon destin qui est une fatalité inéluctable de mon délire de réalisation.

Je me fous de ces termes, mais entre cyniques et railleurs, nous nous entendons à demi-mots. Vous savez ce que je veux dire.

Je veux être libre.

Nous sommes dans un monde où personne ne peut plus blaguer.

Tout est arrêté partout à des moyens d'imbécilisation si parfaits qu'ils en paraissent sérieux, bien qu'ils soient loin déjà de la gravité de leurs fins.

Mes amis mentent quand ils prétendent se sacrifier pour les autres, car ils mourront que pour se mettre eux-mêmes en place.

Je veux bien tuer, mais d'une manière pure.

Je ne veux pas salir mon crime dans le mensonge.

Cela me donne au moins conscience – s'il est encore possible d'employer ce mot dérisoire – une conscience tranquille.

Je voudrais créer un monde où l'on puisse rire et non seulement dire Merde à Dieu, mais aussi dire Merde à soi-même.

Pour l'instant je ne vis pas, je vole la vie par instants aigus et brefs.

Et je me suis formé une joie de ces moments de satisfaction arrachés.

Je suis un cynique ; c'est pourquoi je ne suis pas un tragédien.

Mais pourtant, autour de nous, je sens la montée de ces jeunes lucides qui s'égorgeront demain pour vivre – et qui pis est, se mentiront – sans penser qu'on les croira – en s'entretenant.

Le monde sera compliqué par simplicité si on n'arrive pas à couper le nœud gordien.

On ne nous donne aucune chance d'être.

Quelqu'un m'a dit un jour :

« Il n'y a pas de jeunesse terrible, de vrais jeunes hommes auxquels on n'aie pas dit une fois au moins dans leur vie :

– Tu es un être dangereux ! »

Mais dangereux pour qui ?

Je suis déjà allé en prison cinq fois et j'ai compris autour de moi que la vie des autres ne menait qu'à ces sortes de bagnes.

Combien d'hypocrisie, de crapulerie et de lâcheté, faut-il aux jeunes gens pour ne pas être tous condamnés à mort ?

Ce qui nous unit, certains et moi, c'est que nous nous sommes tous considérés comme des condamnés à mort.

Nous sommes en ce siècle : un commando de suicide – comme chez les japonais – d'où déjà pour certains d'entre nous, notre célébrité.

C'est le seul souci d'efficacité qui nous fait durer et nous dictera le moment et le choix de notre victoire... ou de notre mort.

Voilà fini le discours d'un terroriste.